

## Communication de Monsieur Michel BOULANGÉ



### Hommage à Dominique-Alexandre Godron

François Le Tacon, au titre de Président de l'Académie de Stanislas, mais aussi en tant que biologiste du monde végétal ainsi qu'éminent spécialiste de l'Ecole de Nancy et biographe d'Emile Gallé, vient de nous dire toute la richesse de l'apport scientifique et culturel de l'œuvre de Dominique Alexandre Godron, héritage impressionnant dont nous lui sommes toujours aujourd'hui directement ou indirectement redevables.

Mais Godron fut aussi un médecin en même temps qu'un scientifique, un pédagogue talentueux, un administrateur universitaire, un citoyen sensible aux événements souvent douloureux dont son pays allait être victime, et nous découvrons encore aujourd'hui nombre d'autres conséquences bénéfiques de sa présence et de son labeur nancéiens.

Le président François Le Tacon, au-delà de ses propos, m'a confié une mission complémentaire délicate que j'aborderai avec modestie, en raison de la dispersion documentaire et d'un temps de recherche certainement insuffisant pour recueillir les informations nécessaires à une connaissance exacte et approfondie de ce qu'ont été les autres activités universitaires ou associatives de Godron dans les domaines de la botanique et de l'horticulture. Mais c'est aussi le roman de la vie du médecin et de l'homme de science qu'il convient de retracer, en évoquant et imaginant parfois ce que fut la vie de Dominique Alexandre Godron dans le contexte de l'Histoire de notre pays et de notre ville durant le milieu et la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Né en mars 1807, exactement un siècle après Linné, dont nous devrions donc célébrer le tricentenaire de la naissance en ce même printemps, Godron était peut-être prédestiné comme son illustre devancier à une brillante carrière de botaniste. Sa passion pour le monde végétal, liée à une découverte précoce

des plantes environnant son enfance mosellane, fut ensuite confortée par les enseignements déployés sur le terrain par son professeur d'Histoire naturelle à la Faculté de médecine de Strasbourg, le Professeur Nestler. Un parallèle avec la formation botanique d'Emile Gallé, qui fut plus tard son élève, se retrouve dans les séances d'herborisation qui furent les leurs tant dans les Vosges, alors françaises sur leurs deux versants, que dans les Alpes françaises ou bernoises.

Docteur en médecine en 1833, avec une expérience clinique allant de l'obstétrique, à laquelle était consacré son sujet de thèse médicale, à la prise en charge de malades messins atteints du choléra, au bénéfice desquels il s'était dévoué en interrompant durant deux mois ses études, Godron s'installe rapidement à Nancy où il ouvre un cabinet médical. Son intérêt pour les plantes, y compris dans leur utilisation thérapeutique, n'a pas faibli pour autant puisque, après s'être présenté au concours ouvert à l'Ecole secondaire de Médecine de Nancy où il est nommé Professeur suppléant dès le 10 novembre 1835, chargé des opérations chirurgicales et des accouchements, il est nommé huit ans plus tard, le 28 octobre 1843, professeur titulaire de Matière médicale et d'Histoire naturelle. L'approche scientifique de la vie du monde végétal reste sa motivation profonde qui le conduit à soutenir sa Thèse de Sciences devant la Faculté des Sciences de Strasbourg, sujet consacré à l'hybridité des végétaux, thème de recherches qu'il poursuivra jusqu'au terme de sa vie.

La transformation de l'Ecole secondaire de Médecine en Ecole préparatoire en 1847 le conduit à en accepter les charges de direction, avant que ces premières missions et responsabilités administratives ne l'amènent à assumer durant quatre ans, de 1850 à 1854, des postes de recteur en Haute-Saône, dans l'Hérault puis dans le Doubs. Son séjour montpelliérain lui permit d'explorer les proches garigues, et faillit le retenir dans un poste professoral de l'Université languedocienne. Mais la création en 1854 à Nancy d'une jeune Faculté des Sciences, après les vigoureuses démarches du Baron Prosper Guerrier de Dumast, lui permirent à la fois de venir y occuper une chaire de Botanique et de Zoologie, et d'y accéder à des fonctions décanales qu'il ne devait plus quitter jusqu'à son accession à la retraite en 1871. De son séjour bisontin, il retint aussi de solides relations avec son collègue le Professeur Charles Grenier, en collaboration avec lequel il devait réaliser, fruit de dix années d'efforts mis en commun, la remarquable et volumineuse Flore de France qui reste une référence incontournable pour toute recherche botanique

Godron ne pouvait par ailleurs se désintéresser des richesses et des particularités du patrimoine botanique lorrain, et une grande partie de son herbier, aujourd'hui conservé au Jardin botanique du Montet, s'y trouve consacrée. Le fruit de ses multiples herborisations, et de celles pratiquées par d'autres

botanistes, souvent amateurs éclairés, se retrouve dans sa magnifique Flore de Lorraine, éditée en 1843-1844 et rééditée en 1857, puis rééditée et complétée dans une troisième édition posthume en 1883 à l'initiative de Georges Le Monnier et de Paul Henri Fliche, ce dernier enseignant à l'École nationale forestière. Parmi les amateurs ayant contribué par leurs observations à cette troisième édition peuvent être cités Emile Gallé, ainsi qu'Alexandre Besch, auteur d'une Flore de Lorraine, exemplaire unique regroupant en dix volumes plus d'un millier de planches dessinées et peintes à la main de plantes recueillies dans la région nancéienne à partir de 1872, ensemble qui constitue l'un des fleurons patrimoniaux de la bibliothèque de nos actuels Conservatoire et Jardins botaniques de Nancy

Aux fonctions d'enseignant chercheur de Godron se sont rapidement adjointes d'autres responsabilités corollaires : le cabinet d'histoire naturelle de Nancy qui recueillait déjà de nombreux objets provenant du département de la Meurthe fut transformé par ses soins en un vaste Musée général qui, comme il en avait lui-même dessiné les grandes lignes, devait être consacré à la zoologie, à l'anatomie comparée et à la botanique. Les riches collections zoologiques, récemment remises en valeur au sein du Muséum Aquarium, indiquent bien que l'intérêt de Godron ne fut pas limité au seul règne végétal, et les éléments d'anatomie comparée, voire d'anthropologie, firent partie de son enseignement. A la suite de la demande du Ministre de l'Instruction Publique auprès de l'Académie de Stanislas, il fut amené à écrire et éditer en 1863 un volumineux ouvrage de 643 pages intitulé «Zoologie de la Lorraine ou Catalogue des Animaux sauvages observés jusqu'ici dans cette ancienne province»

Mais l'œuvre sur laquelle il nous revient surtout aujourd'hui d'insister est celle de la direction du Jardin des Plantes de la Ville, jardin qui à nos côtés porte à présent son patronyme. Créé par Stanislas à proximité du Collège royal de Médecine implanté Place Royale, ce jardin était le complément indispensable à la formation des futurs médecins dans la connaissance des plantes médicinales et de leur emploi. C'est Charles Bagard, premier directeur de ce Collège, qui fut chargé de la mise en place de cet outil pédagogique. Son célèbre portrait montre bien l'importance pour lui-même de sa mission puisque figure en arrière-plan la silhouette du pavillon du tout nouveau Jardin des Plantes. Godron devait en assumer un brillant héritage, dès 1837 et à des titres et fonctions hiérarchiques diverses, ayant débuté comme adjoint du chimiste Braconnot, avec lequel les relations initiales ne furent pas d'une totale confiance. Godron permettait en effet à ses étudiants, lors de ses leçons, d'herboriser dans les collections de ce Conservatoire des Plantes, leçon qui fut d'ailleurs ultérieurement retenue par Emile Gallé amené à créer un jardin floral à proximité de ses ateliers où ses collaborateurs et lui-même pouvaient aller au plus près cueillir les modèles de leurs œuvres.

Un mur faisant façade sur la rue Sainte-Catherine constitue le vestige d'un grand projet de Godron. Gravé des noms des grands naturalistes reconnus au XIX<sup>ème</sup> siècle, il constituait le soutènement d'une très grande serre, de taille et d'organisation remarquables, malheureusement détruite lors de la construction de l'Institut agronomique et colonial, dans l'architecture duquel le mur précité se trouve inclus. Cette importante structure pédagogique et de recherche permit à son créateur de développer et de poursuivre les recherches expérimentales de biologie végétale centrées sur l'étude des hybridations qui firent la réputation scientifique de Godron, reconnue de son vivant par nombre d'Institutions nationales et d'universités étrangères. Des collaborateurs de Godron dans la transformation du Jardin botanique, on retiendra le nom de Louis Ingelrest, Jardinier en Chef, diplômé de l'institut horticole de Gand et qui sera présent à Nancy de 1853 à 1862, avant d'être nommé Directeur des Serres et du Parc royal belge de Laeken.

Les relations de Godron avec le monde horticole lorrain furent précoces et fructueuses, notamment grâce à la Société centrale d'Agriculture qui possédait sa section d'horticulture. Sous l'impulsion des grands obtenteurs lorrains que furent Victor Lemoine, François Félix Crousse et Léon Simon, et surtout d'Emile Gallé, secrétaire général de la phalange fondatrice, cette section fut transformée en janvier 1877 en Société centrale d'Horticulture de Nancy. Godron en fut dès la création désigné membre d'honneur, et y publia en particulier les résultats de ses ultimes recherches sur un fait remarquable de tératologie végétale concernant un lis, *Lilium croceum*, à disposition agglomérée, plante qui lui avait été adressée par Emile Gallé.

Jardin botanique et Société d'Horticulture, autant de lieux de rencontre, d'enrichissement respectif et de soutien moral lors des heures difficiles. La reconnaissance de l'œuvre du chercheur et de ses prolongements dans les travaux d'hybridation des horticulteurs et obtenteurs lorrains s'est en particulier manifestée par la création, entre les mains de Victor Lemoine, d'un cultivar de Lilas portant son patronyme et dont nous allons dans quelques instants planter un sujet au sein du Jardin tout proche, portant lui aussi le nom de Dominique Alexandre Godron.

Ce n'est pas le buste de Godron, réalisé en 1881, qui surmonte le monument placé au centre du Jardin : il s'agit de celui de Jules Crevaux, médecin explorateur massacré par une tribu indienne avec ses compagnons lors de la remontée du Rio Pilcomayo en Colombie en 1882, soit deux années après la disparition de Godron. Les deux hommes, tous deux originaires de territoires lorrains alors annexés, s'étaient certainement connus sinon fréquemment rencontrés, mais leur commune passion pour la découverte de plantes nouvelles peut aussi se

retrouver dans le magnifique vase «La forêt guyanaise» réalisé en 1900 par Gallé, en hommage au jeune explorateur tragiquement disparu.

Godron fut donc un universitaire dans toute l'étendue et l'acception du terme : chercheur passionné et acharné, débordant du seul champ de la botanique pour s'intéresser aussi bien à l'anthropologie qu'à la géologie, la recherche fut le chemin directeur de toute sa vie. Son aspiration à partager son savoir était particulièrement vive : de l'Ecole de Médecine à la Faculté des Sciences, il n'a cessé de dispenser des enseignements dont les modalités et le cadre pourraient nous faire aujourd'hui rêver, en raison du nombre restreint des étudiants, quelques dizaines de licenciés formés en une décennie. Mais cet enseignement élitiste et efficace était aussi ouvert, avec des horaires souvent tardifs, à un plus vaste public de la cité. La transmission de connaissances au jeune Gallé et à son ami René Zeiller peut s'expliquer dans ce cadre : le goût d'apprendre et la passion partagée de ces jeunes auditeurs accompagnant le maître vieillissant sur ses sentiers d'herborisation avaient dû constituer pour lui un singulier stimulant.

Puis il y eut aussi les tâches administratives, moins complexes et moins dévoreuses de temps qu'à notre époque, mais leur conduite, tant à l'Ecole de Médecine, en tant que directeur, qu'à la Faculté des Sciences, en tant que Doyen, traduit le dévouement, les compétences reconnues et l'estime éprouvée par les collègues à son égard. Godron ne s'est cependant pas cantonné à la gestion du quotidien : il fut un novateur, dans le double souci du devenir de ses étudiants et des besoins de l'économie régionale bouleversée par les développements de la Société industrielle. Lors de son installation en 1854, Godron ne déclarait-il pas : «les Facultés des Sciences n'ont plus aujourd'hui pour but exclusif de développer des connaissances théoriques, mais aussi d'enseigner avec soin les applications de ces connaissances aux diverses industries de la région ; elles ont pour mission, non seulement de former des hommes instruits, mais en outre de donner au pays des citoyens utiles». Prémices des futures écoles d'ingénieurs, la Faculté des Sciences organise alors, sous l'impulsion de Godron, un enseignement nouveau de «la Science de l'Ingénieur», avec la création de la Faculté d'Industrie ou Ecole des Sciences appliquées débouchant, après deux ans d'études, sur un certificat d'aptitude : les auditeurs furent nombreux, bien qu'en nombre très restreint. Les seuls inscrits officiels aboutissant à l'obtention de diplôme. Mais la semence était en place, et la prospérité de l'Université de Nancy, grâce à sa collaboration avec l'industrie, pouvait s'afficher fièrement quelques décennies plus tard, avec ce rapport financier cité en 1909 par le Recteur Adam indiquant qu'à cette époque, le budget de notre Université dépassait de très loin celui de tous les autres établissements similaires implantés hors de la Région parisienne. Les réflexions et les démarches de Godron, dès

ce milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, étaient bien celles d'un visionnaire puisque plus d'un siècle plus tard la Faculté des Sciences devait, après avoir engendré tout au long de son développement écoles d'ingénieurs et départements de son institut universitaire de technologie, implanter ses propres filières professionnalisées ouvertes en partenariat avec les entreprises régionales.

Godron ne fut pas conduit, choix personnel ou résultat des circonstances, à s'impliquer, comme le fera son successeur Georges Le Monnier, dans la vie politique de sa cité. Mais il eut le souci, avant sa disparition, d'en enrichir le patrimoine en lui léguant son prodigieux herbier, œuvre de toute une vie, et sa bibliothèque scientifique. On sait tout l'intérêt qu'il portait aux livres et à la documentation scientifique à travers la publication qu'il fit paraître en 1877 sur la Bibliothèque publique de Nancy et l'Académie de Stanislas, la Bibliothèque royale et publique de Nancy résultant d'un édit de Stanislas en date du 28 décembre 1750.

On peut admirer le courage et l'obstination de Godron à poursuivre ses recherches au-delà de sa retraite, survenue en 1871 : année terrible qui fut celle de la défaite française, de l'occupation prolongée de Nancy par l'armée prussienne, et de l'annexion de villes et de territoires qui avaient été ceux de sa jeunesse. Né à Hayange voilà 200 ans, orphelin de père dès l'âge de 5 ans, il dut à son intelligence tôt reconnue de devenir bachelier, après des études poursuivies dans un établissement parisien, grâce à des appuis familiaux et à la bienveillance paternaliste du Maître de Forges employeur de son père disparu. Ses études médicales, entreprises à Strasbourg après le décès de sa mère, furent non moins brillantes et c'est tout ce passé lorrain et strasbourgeois qui lui était brutalement arraché, au moment même où se terminait sa carrière. De surcroît, son successeur n'avait pas été encore désigné et il fallut attendre 1877 pour que Georges Le Monnier, normalien d'origine bordelaise, soit affecté à Nancy en tant que Professeur titulaire de Botanique et aussitôt appelé, à la demande pressante de Godron, à prendre sa succession à la direction du Jardin botanique.

Comment Dominique-Alexandre Godron fut-il amené à réagir lors du débat ayant conduit au transfèrement (terme officiel) de la Faculté de Médecine de Strasbourg, son ancienne Alma Mater quarante ans plus tôt ? Nous n'avons pas actuellement de réponse à cette question, sachant cependant que le Professeur d'Université nancéienne ne pouvait que se réjouir du renforcement attendu de son Etablissement. Il devait cependant être également sensible aux problèmes matériels et relationnels posés par l'arrivée de la forte structure universitaire alsacienne apportant à Nancy un nombre important de nouveaux collègues auréolés d'un certain prestige et ayant fait le choix d'un avenir français. De

son côté, la Faculté des Sciences put aussi bénéficier de l'apport de plusieurs collègues strasbourgeois ayant fait un choix migratoire identique. Nous savons cependant que Godron eut à résister dès 1872 aux desiderata du Doyen Joseph Alexis Stoltz, placé à la tête de la Faculté de Médecine de Nancy après avoir été Doyen de la Faculté de Strasbourg, qui souhaitait placer sous son égide le Jardin Botanique encore confié à la direction de Dominique-Alexandre Godron. Mais peut-être y avait-il d'autres antagonismes entre ces deux hommes à forte personnalité lorsque l'on sait qu'à sa retraite le Doyen Stoltz choisit de se retirer à Andlau, dans son Alsace natale devenue allemande, pour y terminer ses jours

Malgré ces difficultés relationnelles momentanées, on ne peut, en jetant un regard objectif sur le passé de notre grand homme, qu'admirer ses talents d'organisateur et ses qualités de visionnaire lorsque, médecin et scientifique à la fois, il exprimait dans son action sa volonté de rapprocher des disciplines se nourrissant aux mêmes sources de la Science, démarche qui fut poursuivie par ses successeurs les plus directs

Aussi, au nom de l'Horticulture et des Botanistes nancéiens, et surtout de notre Université, aujourd'hui regroupée sous la forme de «Nancy Université», je me dois de dire, avec beaucoup d'admiration et de reconnaissance : «Merci, Monsieur Godron».